

A.D.G.

J'ai déjà donné...

FOURNIER dit CAMILLE

Prénoms / Given names
Alain,

3. Nationalité Française / French Nationality

4. Date de naissance / Date of birth
19 Dec. 47

5. Sexe / Sex
M

6. Lieu de naissance / Place of birth
Tours (37)

7. Date de délivrance / Date of issue
23 SEPT. 1987

8. Date d'expiration / Date of expiry
22 SEPT. 1999

9. Autorité / Authority
**P. le Haut-Commissaire
de la République en
Nlle Calédonie
D. A. G. F. E.
Le Chef de Bureau**

10. Signature du titulaire / Holder's signature
Alain



le dilettante

A.D.G.

J'ai déjà donné...

PRÉFACE
DE SÉBASTIEN LAPAQUE

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Couverture : Atelier Civard

© le dilettante, 2007

ISBN 978-2-84263-194-9

Pour Catherine Barnay qui n'avait pas oublié ce livre perdu et à Aurélien Masson sans qui il n'aurait jamais revu le jour, avec affection.

« ... et permettez-moi de dire tout de suite que je rejette absolument le monde foncièrement médiéval, mesquin et commun, de Freud, avec sa recherche maniaque de symboles sexuels [...] et ses petits embryons amers espionnant, de leurs recoins naturels, la vie amoureuse de leurs parents. »

Vladimir NABOKOV

« Comme d'habitude, je tiens à signaler que, comme d'habitude (et comme d'habitude, plusieurs personnes ombrageuses pour qui j'ai de l'affection en auront de l'humeur), la délégation viennoise n'a pas été invitée. Si malgré cela, quelque freudien résolu arrive à se glisser dans ces pages, qu'il (ou elle) soit averti qu'un certain nombre de pièges cruels y ont été disposés çà et là. »

Vladimir NABOKOV

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

Pas plus qu'un mari trompé n'a envie de reconnaître les dettes contractées par sa volage épouse, je refuse qu'on m'attribue les actions ou les opinions parfois répréhensibles de mes personnages. Accuse-t-on Alfred Jarry d'être le Père Ubu ou, au hasard, Vladimir Nabokov d'être le pervers Humbert Humbert de sa *Lolita*?

L'Adieu aux paysages

*Ce que j'ai aimé le plus au monde
ne pensez-vous pas que ce soit les
femmes, l'alcool et les paysages ?*

PAUL-JEAN TOULET

Avant de mourir, A.D.G. s'était juré de régler son compte à Serguie Djerbitskine, dit Machin, son héros biberonneur, réactionnaire et tourangeau apparu dans Le Grand Môme en 1977. Après cette aventure, Machin a poursuivi sa route dans Juste un rigolo, Pour venger pépère, Balles nègres, On n'est pas des chiens, Joujoux sur le Caillou, Les Billets nickelés et C'est le bagne!, suite de polars provocateurs et farfelus publiés entre la fin du septennat de Valéry Giscard d'Estaing et la réélection de François Mitterrand. De Blois à Tours et de Tours à Nouméa, A.D.G. a beaucoup promené Machin. Restait à le tuer. Ce qui est fait à la première ligne de la première page de J'ai déjà donné..., neuvième apparition de Machin. Quoiqu'on n'en soit pas tout à fait sûr. On ira donc jusqu'au bout de cette histoire joliment menée pour savoir ce qui s'est vraiment passé.

Deux décennies après la publication de C'est le bagne!, le voyage est loufoque et ensoleillé. Il permet de retrouver la géographie sentimentale d'A.D.G. et une

suite de personnages inoubliables. Océane, la veuve éplorée de Machin, plus caldoche que jamais depuis Joujoux sur le Caillou ; son fils Louis-Ferdinand qui a un peu grandi depuis Les Billets nickelés ; Pascal Delcroix, avocat royaliste tourangeau et héros de Pour venger pépère, ancien officier parachutiste, faux cynique et vrai double de l'auteur ; Sophie, son égérie légère dûment épousée dans les années 1980 ; Moune, la fille adoptive de Delcroix qui n'a pas pris un poil de cellulite en vingt ans ; Rosine Déo van Vien, dite Souên, protagoniste de Balles nègres qui a ouvert un restaurant vietnamien dans le Gers baptisé « Auch-i-Minh-Ville » ; Jean-Charles Botmarine, dit Charbo, « myope lettré » du « Crédit Lionel » apparu dans L'otage est sans pitié ; Xavier de Sainte-Crâque, directeur de La Nouvelle République du Val-de-Loire ; le commissaire Hennique, façon de Maigret ligurien « à la rigueur de hanneton ». Sans oublier Augustin, le héros du Grand Môme, et Joseph Pinto, le détective privé de Juste un rigolo, dont les ombres passent fugitivement dans le livre. Et naturellement, Serguie Djerbitskine, dit Machin, qui, pour avoir sa tombe dans le cimetière calédonien de Pataï, n'en occupe pas moins la plus grande partie de l'intrigue. Troublé par les circonstances de sa mort telles qu'elles lui ont été rapportées par sa veuve, maître Delcroix se voit remettre le manuscrit d'un roman écrit par son ami intitulé J'ai déjà donné... Cette histoire qui se déroule à Tours en décembre 1981 lui en apprend de belles. À vingt-deux ans de distance, l'avocat royaliste découvre par ailleurs que son copain Machin appartenait à une loge maçonnique de droite et avait d'étonnantes fréquentations.

Comme il dynamite de l'intérieur les codes du roman policier grâce à la subtile mise en abîme de deux récits qui lui permet d'emboîter les rebondissements les uns dans les autres, A.D.G prend un malin plaisir à ridiculiser les mœurs et les fantasmes d'une extrême droite à laquelle il tire sa révérence dans un grand éclat de rire. « Compliqué Machin qui dissimulait son goût pour les travestis quand il se prétendait farouche orthodoxe au point de se signer à l'envers pour ce qui est de la religion et de professer un amour immodéré des dames, organisait des séances orgiaques quand il n'était qu'odes pour la famille et la patrie, était membre de la franc-maçonnerie quand il daubait les saucissonneurs du vendredi saint en tablier en peau de cochon... »

Mais le bonheur de J'ai déjà donné... n'est pas dans ce croustillant règlement de comptes. Il est dans la poésie retrouvée d'A.D.G., dans ce mélange de trivialité et de préciosité, d'allégresse argotique et de nostalgie canaille qui est sa signature. Rien ne manque à ce dernier feu de joie : ni les provocations, ni les calembours, ni les néologismes, ni les gallicismes à jet continu (achélème, bloudjine, ticheurte, etc.). L'ultime tome de la nonalogie Machin renoue avec la petite musique des débuts du Grand Môme, le chef-d'œuvre d'A.D.G. à notre goût : « C'est sans doute parce que tout cela s'est passé en automne que maintenant, en y songeant, on trouve dans nos mémoires comme une douce odeur de feuilles mortes, de veillées aux châtaignes et de larges allées herbeuses qui semblent mener vers l'infini... »

Oubliant Paris, A.D.G. n'avait qu'à fermer les yeux pour revoir les paysages qu'il a le plus follement aimés ici-bas : les bords de Loire à la première heure du soir, quand

l'éclairage écarlate sur le fleuve est tamisé de bonheur, et ceux de l'extrême sud de la Grande Terre en Nouvelle-Calédonie, dans la nuit des tropiques balafrée par la Croix du Sud. Il était d'abord un écrivain des paysages absolus.

Depuis le 5 novembre 2004, A.D.G. repose à Véretz, Indre-et-Loire, non loin de son confrère Paul-Louis Courier, publiciste et homme de lettres, dans un petit cimetière de campagne avec vue sur le Cher.

Sébastien LAPAQUE

J'étais penché sur la tombe de Machin, dans ce petit cimetière de Païta, à la Nouvelle-Calédonie, au milieu des sépultures antiques des missionnaires maristes et des religieuses de l'ordre de Saint-Joseph-de-Cluny qui avaient en charge autrefois bagnards et femmes condamnées à la transportation.

La dalle était toute simple, en marbre rosé de Koumac, et portait cette inscription : *Ici repose pour l'éternité le journaliste Serguie Djerbitskine, 1945-* . Au loin, on voyait un morceau de Pacifique, grand comme un mouchoir de poche turquoise sous un ciel plus moiré.

– On ne sait pas exactement quand il est mort ? demandai-je à Océane, sa veuve putative qui se tenait à mon côté, pas trop accablée.

– Ben non, dit cette solide Caldoche à peine changée depuis la quinzaine d'années que je ne l'avais plus revue¹, peut-être légèrement empâtée et bouffie par l'alcool et l'inaction. Quand on l'a retrouvé, ç'a

1. Voir *Joujoux sur le Caillou* et *Les Billets nickelés*. Le lecteur se reportera à la bibliographie en début d'ouvrage pour avoir plus de précisions sur les titres cités dans ces notes (N.D.É.).

déjà été tout un bigntz de l'identifier. Tu sais que les cochons lui avaient bouffé la gueule...

Les Néo-Calédoniens ne sont pas les êtres les plus distingués que j'aie rencontrés au cours de ma longue carrière d'avocat (trente ans aux cerises, j'approchais en cette année 2003 de la soixantaine à quatre ans près).

– Et il avait disparu depuis plus de deux ans, reprit la douce enfant qui avait donné un fils à mon défunt gros poteau, un gosse qui venait d'avoir dix-huit ans, qui était mon filleul et dont j'avais été jusqu'à sa majorité le tuteur mais que je n'avais pas réussi à entrapercevoir depuis deux jours que j'étais sur le « Caillou ». Y restait plus que quelques os, le short et les claquettes. Va savoir pourquoi, les *pocas* sauvages n'aiment pas les claquettes...

– Et qu'as-tu fait ? demandai-je pendant qu'en retrait, Moune, ma fille adoptive qui me secondait à mon cabinet comme avocate stagiaire, zieutait Océane avec un air d'avoir envie de lui expédier une torgnole.

– Déjà, je bouffe plus de cochon, répondit Océane avec simplicité. Ensuite, j'ai identifié le short et les tongs de Machin. Le reste, c'était pas ça !

« Ça » avait été mon meilleur ami pendant deux décennies, de Touraine en Sologne, de Berry au Poitou, courant des aventures improbables, des gueuses propitiatoires, des celliers remplis de vins de mousquetaires. On s'était aimés, détestés, jalosés, battus, insultés, pardonnés et Machin était devenu « ça », ces trois os dans un cimetière à vingt bornes de Nouméa où reposait aussi un écrivain pied-noir, Jean Brune.

J'avais lu le matin même de cette belle journée caniculaire de décembre, le rapport de découverte du corps bâclé par un gendarme indifférent. *Débris tissulaires jaunes fibrés coton, chaussures de plage bleues dites tongs, accompagnant un tibia, une rotule et un fémur gauche en partie dévorés, le reste du squelette dont les ossements plus petits ayant été vraisemblablement détruit par des animaux sauvages friands de ces restes*, avait scrupuleusement noté le pandore d'après les indications du légiste. Joli style képiteux, j'espérais seulement qu'il avait aussi de l'orthographe...

– Et c'est tout, avais-je demandé à Océane qui était venue me chercher à bord de sa jeep Cherokee à l'aéroport de la Tontouta, m'avait embrassé comme du bon pain (nous avons eu quelques... rapports il y a une paire de décennies, sans que Machin s'en soit offensé puisqu'il y participait...), rien d'autre ?

Elle avait également bécoté avec enthousiasme Moune qu'elle ne connaissait pas et mon ex-chipie tourangelle qui se la jouait autrefois un peu trop *Zazie dans le métro* avait esquissé comme un recul devant cette familiarité bien insulaire.

– Non, répondit Océane, déjà bien beau d'avoir à mettre quelque chose dans cette tombe qui nous avait coûté la peau du cul et qu'il avait fait construire de son vivant. Les flics étaient contents, le légiste idem, le juge d'instruction itou, tu connais qu'on n'allait pas se casser la tête pour peau de balle. Machin était mort comme il avait vécu. Comme un goret.

Je crus discerner dans cette dernière notation une espèce de réprobation à l'encontre du défunt mais je

ne relevai pas. Il m'avait semblé, à l'haleine mais aussi à la bouffissure du visage, qu'Océane supportait mal les boissons d'homme et je savais depuis des lustres qu'elle ne maîtrisait jamais tout à fait ni son langage, ni ne dissimulait bien longtemps ses sentiments.

Elle était vêtue d'une jupe ample que tendaient ses larges hanches et d'un boléro de dentelle très ajourée rouge sang où ses épaules bronzées de nageuse soviétique jouaient des mécaniques bien huilées. C'était réellement encore une belle plante, aux mâchoires carnassières et à la lippe gourmande, les cheveux coupés à la garçonne. Elle fumait Dunhill sur Dunhill (je lui en avais acheté une cartouche en dutifrit) et ne se gênait pas pour en expédier les mégots sur les dalles alentour.

– Reste que la jambe gauche, alors ? interrogea soudainement Moune d'un air hostile.

Elle, à peine épuisée par le voyage qui, c'est vrai, s'était considérablement simplifié depuis la belle époque de l'UTA qui nous voyait escaler à Barheim, Singapour, Djakarta avant d'arriver à Nouméa et ne s'arrêtait plus qu'à Tokyo par Air France de Paris, puis prise en main par Air Calédonie International, affectueusement rebaptisée Air Câlin par les Caldoches, était habillée d'un tailleur chic qui devait venir de chez Chanel, gris souris sur un chemisier à col Mao et elle portait de très hauts talons aiguilles assortis au foulard Hermès qui serrait fortement son cou gracieux. Elle avait hérité de Sophie, sa mère adoptive, le chignon strict avec volutes légères sur la nuque, très châtain-chic, maquillée avec classe. Seuls ses yeux noisette étirés – comme si elle avait pris de Souên également –

trahissaient encore l'effronterie native de la donzelle, ainsi qu'une pointe d'accent populaire qui lui venait de son enfance dans les achélèmes de la cité tourangelle du Sanitas.

– Et les claquettes bleues, insista Océane pour qui l'identité calédonienne passait manifestement par les pieds. Et le short que je lui avais acheté chez Ballande. Jaune.

Je ne prenais pas de notes et je restais impavide sous le soleil de l'hiver austral qui commençait à taper sur mon crâne que l'âge n'avait nullement dégarni, ce qui ne m'empêchait pas de porter un panama blanc de paille légère, un bloudjine noir et une chemise de la même teinte, non en hommage à Mussolini mais à Levi's, sous une veste légère de lin blanc.

Il y avait un mois environ que j'avais reçu à mon cabinet une lettre truffée de fautes d'orthographe d'Océane qui était pourtant institutrice, où elle me relatait la découverte du supposé corps de son concubin notoire au milieu de gigantesques fougères arborescentes du mont Koghi, à un quart d'heure en voiture du chef-lieu mais à une bonne paire d'heures d'ascension parmi cette forêt tropicale qui ressemblait à une peinture de Clovis Trouille ou du Douanier Rousseau. Les restes étaient à demi ensevelis dans l'humus profond de ce site primaire, seule la tête du tibia dépassait de la peu profonde excavation qu'une randonneuse zor'²

2. Pour « zoreille » : comme à La Réunion et aux Antilles, métropolitain(e).

avait découverte avant de tomber dans les pâmes d'émotion.

Elle me demandait de venir le plus rapidement possible en Nouvelle-Calédonie : un pour régler les détails de la succession de Machin, deux, faire la morale à leur fils devenu rasta, trois, grappiller un peu de fric sur la dépouille, quatre, raisonner mon filleul.

Elle ne me parlait que de ça depuis la veille : non qu'elle fût avide et elle ne savait que trop bien à quel point Djerbitskine était éternellement fauché, mais parce que éperdue de curiosité (on s'ennuie ferme dans les îles), elle voulait savoir s'il avait « laissé quelque chose ». Puis son gamin l'inquiétait bicause comme tous les ados de son espèce, coiffé de dreadlocks, il devait consommer un peu trop d'herbe qui fait rire – *lepakalolo* comme je me souvenais qu'on appelait ici le cannabis –, écouter Bob Marley en continu comme si c'était un perdreau du XXI^e siècle et, comme son gros papa défunté, ne rien fichier à son lycée.

– Tu es sûr que TU ne veux pas rester à la maison ? interrogea-t-elle, ignorant délibérément ma fille-assistante (ces deux-là se détestaient copieusement d'instinct, malgré leurs sourires de convenance).

– NOUS sommes plus tranquilles à l'hôtel, émit suavement Moune en tapotant son émouvant chignon châtain. C'est central et en plus, c'est tellement beau...

Et c'est vrai que le Kuendu Beach, l'hôtel où nous étions descendus, était une pure merveille : bâti sur la presqu'île de Nouville, autrefois île et siège central